

Atelier d'écriture du 20 novembre 2016, animé par Ingrid Thobois

Sélection des textes écrits à partir de la sculpture (bronze)
« Tête de rhinocéros » de Claire Crétu

Pour voir l'œuvre, c'est ici : <http://www.animal-art-gallery-paris.com/sculpture/136-tete-de-rhino.html>

Pour en savoir plus sur l'artiste, c'est ici : http://www.animal-art-gallery-paris.com/26_cretu-claire

**

Le rhinocéros

Ce paysage est lugubre. Une rare végétation y déploie son étendue inhospitalière. Qui pourrait survivre, ici ? Tout y expulserait l'humain. Seul, peut-être, quelque divinité fantastique, un être hybride mi homme, mi-animal, une sorte de minotaure dévasté par un corps difforme. Corps velu, dos cuirassé, sabots, ventre noir. Bras inutiles qui jamais n'entreindraient un autre corps, lèvres épaisses d'un museau qui jamais ne parleraient les mots. Tête explosant de folie et de douleur, trop lourde.

Il rêverait d'un ami. Un ami aveugle pour ne pas voir ses difformités. Un être qui serait sa chance et sa mort avec qui il pourrait danser sa solitude juste avant de mourir. Cet autre le transpercerait d'une lame pointue toute semblable à ces cornes qui surgissaient de son crâne.

Il se serait endormi lourdement dans sa broussaille de laine et de cuir, rêves hantés par des souvenirs de noyade. L'oppression de l'eau entrerait par ses naseaux et ses liens déchireraient sa chair. Il se réveillerait, se souvenant qu'il avait échappé à la mort en tendant tout son corps vers cette lumière tremblante à la surface des eaux, se souviendrait de cet escarpement rocheux où il se serait hissé, épuisé. Il lui aurait suffi de suivre la rivière, de remonter ses rives glissantes, au delà de la forêt pour se traîner jusqu'à la grotte. Aurait alors léché ses plaies. Là, commencerait un monde différent.

Ce serait comme une tombe. Nul ne s'y aventurerait jamais, nul ne saurait qu'il avait survécu à sa condamnation. C'était avant...

Maintenant, désœuvré, il saisirait à pleines mains la terre rouge qui recouvre les parois de la grotte, la malaxerait, la frapperait, la piétinerait. Il s'en recouvrirait le visage. Ce serait frais et doux. Puis viendrait à nouveau le sommeil, lourd, traversé de rêves horribles. Au réveil, la terre ayant durci, il sentirait maintenant comme une écorce dure pesant sur ses yeux, ses lèvres, ses narines. Il l'arracherait et caresserait de la paume ce creux si doux qui serait lui et où serait imprimé son visage. Qui le lui avait donné ? Sa mère ? Avec quel monstre l'avait-elle conçu ? Pourquoi les hommes l'avaient-ils enfermé, battu, mis à l'écart puis condamné à être jeté, ligoté, dans la rivière.

Il prendrait à nouveau la terre entre ses mains et commencerait à inventer des têtes, des visages. Il s'essayerait à leur planter des cornes. Puis il prendrait l'habitude de les mettre à sécher devant la grotte, tout près de la rivière qui était, à cet endroit, un mince filet d'eau. Il ramasserait aussi des racines et les façonnerait à l'aide de pierres coupantes. Ces petites figurines seraient autant d'interrogations sur son visage qu'il avait découvert, horrifié, dans un reflet...

Je laissai ma rêverie pour fixer mon attention sur le sol glissant. Le chemin se raidissait. Il n'aurait pas fallu glisser et tomber dans cet endroit un peu à l'écart. J'avais laissé le groupe au campement et m'étais offert ce temps de solitude. La perspective d'une échappée, alors qu'ils dormaient tous, n'était pas pour me déplaire. L'eau était ma tentation, depuis l'enfance, surtout les eaux vives, froides, glacées même, des ruissellements secrets jusqu'aux torrents bondissants dévalant les pentes avec leur clapotis clair.

Cette rivière-là, ce jour-là, arrivait de la forêt. Je l'avais remontée jusqu'aux pierriers et maintenant je redescendais le sentier tranquillement en ce petit matin tout recouvert de brume. Le soleil commençait à poindre et me réchauffait, éclairant ce flanc de la montagne, éveillant les oiseaux. Je découvrais des fleurs inconnues toute perlées de rosée, mâchouillais des herbes sucrées arrachées au talus.

Je fis une pause au bord de la rivière, un peu en retrait de la terre spongieuse où mes pieds s'enfonçaient. J'étais bien, là, dos calé sur une grosse pierre, seule avec mes rêveries. Je suivais des yeux

l'aérienne araignée d'eau qui semblait flotter à la surface des eaux. Je n'aspirais à l'apparition d'aucun compagnon du groupe. Je sortis mon carnet et commençai à dessiner une branche que le courant avait rejetée sur la rive. J'étais ici et je n'y étais pas. L'immobilité du paysage à peine troublée par le tourbillonnement de la rivière me plongeait à nouveau dans une rêverie étrange. Je sortis la branche de la rivière, la caressais.

Elle était noire et m'évoquait une tête de rhinocéros. Je la mis dans mon sac. Derrière les arbres, quelque chose bougeait.

Un hurlement fit trembler la montagne et je partis en courant, effrayée.



Christiane

**

Majestueuses Aiguilles de Bavella. La Corse de la montagne. Je descends à pied vers la rivière, descente dangereuse. Et je regarde, assise au bord, les pierres dans l'eau claire, de toutes les couleurs. Le soleil éclaire une araignée d'eau, six pattes. Elle se laisse à la fois porter par le courant, beaucoup plus puissant qu'elle et elle se tient en équilibre à la surface de l'eau. Son reflet dans l'eau est mille fois plus grand qu'elle. Elle m'apaise. Sa danse semble si légère dans cette eau si imprévisible. J'y vois la fragilité de la vie.

L'eau est comme neuve, enfin elle se renouvelle à chaque instant, dessinant des lignes et des courbes. Je trempe la main dans l'eau. Elle est glacée. L'araignée a sauté, elle passe près du granit rouge, brillant. Je le sors de l'eau et sa couleur disparaît. Il devient un caillou ordinaire. Un trouble apparaît, la terre se mélange, j'ai transformé l'endroit. Je ne vois plus mon araignée. On a presque sympathisé depuis vingt minutes que nous sommes ensemble. Je la cherche du regard, rendant à la rivière le granit, au granit son éclat et à l'araignée son monde. J'attends que l'ordre revienne. Et ce moment me semble si familier, l'attente. L'araignée, elle, n'a pas attendu, le temps a continué.

- Bonjour, je suis heureux de te voir. Fais-moi une bise.

Je m'approche lentement, c'est un instant précieux. Je sens sa joue contre la mienne, sa peau raide brûle légèrement la mienne.

- Tu as gardé le Rhinocéros ?

- Oui, il est là.

Plus je le regarde et plus je vois son unique œil et ses deux grandes oreilles. Etienne est un homme sans jambes mais avec un cœur et des yeux. Son fauteuil tourne mal dans son petit logement.

- Tu n'as pas mis tes jambes aujourd'hui ?

- Non, elles sont dans le coin, là-bas.
- Tu les veux ?
- Non, pas maintenant. Prends un café si tu veux, je viens d'en faire.

J'ouvre le placard de la modeste cuisine et je choisis l'une des deux tasses qui y traîne. La bleue est ébréchée et la verte n'a plus d'anse. Je me sers un liquide chaud et brunâtre, je m'approche à nouveau du Rhinocéros. Il a le même regard que toi. Un peu grand, assez fixe. Il te ressemble, il ne bouge pas, enfin pas facilement.

- A vous voir l'un près de l'autre, je me demande qui a donné sa force à l'autre.
- Il tire sa vie vers la mort, celle qui n'a pas voulu de moi. Alors je lui ai donné ce que j'avais de plus précieux, la force de continuer d'espérer. Regarde, il peut bien pleuvoir fort, il peut bien faire très chaud, aux limites du supportable, il ne bouge pas, laissant seulement apparaître quelques battements de paupières. C'est pour ça que je le garde, parce que maintenant, cette force que je lui ai donnée, il me la rend.

Etienne remonte sa manche, et je vois sa main couleur pain d'épices, abîmée par la roue en acier du fauteuil qu'il faut pousser pour avancer et la glaise de l'atelier.

- Je ne sais pas si je pourrais le vendre un jour.

Tard dans la nuit. J'avais bien senti que je n'avais pas fait taire la voix intérieure, celle qui parle sans qu'on ne lui demande rien et qui empêche de dormir. C'est de plus en plus fréquent, ces heures sans dormir. Je ne veux pas ouvrir les yeux, je n'ai pas envie de voir le décor. Je remonte la couverture sur mes yeux. Mon dernier voyage en avion, cette femme discrète qui m'avait aidé à m'installer. Je revois la cabine, les fauteuils étroits, les deux types habillés avec le blazer de la compagnie qui m'avaient amenés jusque-là. Ils avaient déjà dérangé la moitié de la rangée pour me porter à ma place. J'ai croisé alors le regard de cette femme, je l'ai encore là en face de moi, en moi. Je ne me souviens que de ses yeux : les saphirs. Elle avait deux saphirs et sur elle aucun autre bijou. Où allait-elle ? Je n'ai jamais entendu sa voix et pourtant, là, je l'entends me parler. Mais oui, fais-le, c'est bien. La grande plaine d'Afrique que Bamadou connaît bien, les histoires de bêtes sauvages qu'il me raconte résonnent autour de moi. Il m'a fait mal hier, je ne sentais plus les barres. Et pourquoi son Afrique natale se noyait-elle dans les saphirs de cette femme ?

Le jour pointe. J'ai froid. Je sens mes mains glacées, comme lorsque je les mettais dans la rivière. Allez, lève-toi. Sans savoir vraiment ce qui s'est passé entre deux, j'ai les mains dans la glaise.

Valérie

Le soleil brûle . Les enfants se jettent à l'eau. Elle est glacée.

Rires et éclaboussures nous invitent. Le courant m'entraîne, envie d'y résister puis s'abandonner. Les pieds touchent le fond. À contre-courant je reviens sur le bord, là où les pierres arrachées à la montagne par les crues, usées , polies, s'offrent à l'envie d'en faire des petits tas blancs.

Bien loin de l'Afrique qu'il avait connue enfant avec ses Parents, des bouts de mémoire lui revenaient. Insuffisants. Le regret de n'y avoir jamais vu de vrais animaux sauvages ,sauf dans les livres .

Quand je l'ai croisé par le hasard d'une promenade au zoo de Vincennes

il demeurait immobile et ému par les éléphants et les rhinocéros massifs, puissants, captifs et pourtant à l'écoute de l'air, du sol,des bruits, encore confiants dans leur instinct. Fasciné par leur résignation d'en être arrivés là, eux si forts, si fiers. Touché par le regard minuscule du rhinocéros, d'une insoutenable lassitude ressentie par lui-même dans un monde qui prenait si peu soin des autres. Il comprit qu'il en ferait un portrait délicat, triste, déchiré d'un côté, déjà en voie de disparition.

Une nuit lui revint une question: quel rapport avec la rivière dont elle m'a parlé? Une histoire de beauté peut-être... Elle avait mêlé le chaud, le froid, l'eau rapide, la transparence, la couleur des pierres, alors que j'avais envie de l'emmener vers ma sculpture, vers l'animal qui m'appelait, vers ma tendresse pour ce rhinocéros au regard perdu, au front plissé, fatigué, qu'il va bien falloir rendre vivant une dernière fois avant de sceller sa vie dans le bronze.

J.H

**

Aux dents de la Rivière, Aux cornes du Marigot

« A vos aubes

Je vous lègue...

Accepte que je t'offre cette nuit » Yves Bonnefoy.

Quinzaine littéraire début nov « L'écharpe rouge »

*

La Franche-Comté. La Franche contée.

La rivière ma partenaire

Comme Sherley Winter dans « La nuit du chasseur » sa noyade, mon personnage deviendra une naïade.

La rivière vit tumultueusement.

Un matin nous arrivons pour tourner : le pont a été arraché dans la nuit.

Un pont certes que l'on construit pour un passage.

La rivière ne peut contourner ni se franchir en un gué.

Elle est là, mugissante avec un courant à craindre d'y mettre pieds et corps.

Chaque matin après les dernières préparations dans la loge en plein champ, aller voir la rivière s'imposer à moi : lui dire bonjour,

la palper comme une malade qui avait du se battre toute la nuit : de fièvres, de cauchemars.

Envie de la dorloter...

Attendre la chaleur.

Attendre son calme : pour faire la scène de la naïade et des naïades.

Elle était une mysfits

*

Christiane au château me confiait que pour attendre les claps, elle venait aussi se poster sur sa rive, elle se régala à observer les poissons, ou le calme des araignées arrimées à leurs six pattes dérivant au fil du courant.

Le lendemain je m'offrais ce regard sur les habitants de la rivière.

Le martin pêcheur fut mon guide pour trouver le bon endroit ainsi que la plongée du héron argenté. Le martin devait être le guetteur du plan d'eau.

Postée sur le carré de hautes orties blanches dont l'humidité me faisait résonner leur discrète odeur.

Surgit une belle anguille ! Quelle belle matelote nous pourrions cuisiner avec elle.

Entre deux rochers de granit terre de Sienne, un brocher sortit sa gueule aux nombreuses telles celles d'une mâchoire de crocodile nain.

Un raffut soudain derrière dans les bosquets : une famille de sangliers papa, maman et leur 7 marcassins attirés par l'odeur de notre futur casse croute s'étaient taper l'intrus.

Groins dénicheurs et ouvres cartons à pâtisserie.

Oh ! Le carnage.

Oh ! La peur quand ils vous prennent pour une religieuse à la grenadine. (*J'étais habillée d'un tailleur rouge accessoirisé chaussures, sac à main, gants et chapeau rouge.*)

Le film "Méfie-toi de l'eau qui dort" de Jacques Deschamps

*

À l'ouverture de l'exposition au Palais des papes être la première, s'asseoir sur la banquette de la salle Bordone, face à sculpture de la tête rhinocéros creuse. Du brasseur d'air -sorte de souffleur- des fragments des « Maitres anciens » de Thomas Bernhard.

Travailler ma souplesse oblique, pour observer les évocations des trois quarts de la sculpture : ce buste de rhinocéros.

« Vous allez bien Mademoiselle, lui dit le gardien. Depuis deux heures je vous observe, vous êtes mon unique visiteuse. Qu'est-ce qu'il a de plus que les autres ?

- Le temps nous intime ! Il m'a choisi. Comme un ami.

De son trois quart une ligne de crêtes : le Maupas, le massif des Bourgs blancs au port d'Oô . Côté français la vallée luchonnaise, côté Espagne l'abrupt. L'aspiration du vide, ce néant de certains êtres, -*parfois chers-*, où leur jouissance est de vous maintenir en rappel dans leur niche grassouillette de silence et d'indifférence.

C'est une femme cette sculpteur(e) *e muet*. Une alpiniste qui aime l'artificiel – les gorges et les gouffres-. L'ombre des oreilles de son rhinocéros, j'y descends. Salutations Madame. Je reste, je suis sûr que vous allez encore par votre tête me raconter encore, encore, encore. J'entends Laurie Anderson et son violon chanter ses trois « encore, encore, encore ».

Elle avait du vivre petite dans la zone des marigots à la frontière de la Mauritanie et du Sénégal en amont de Saint Louis. Elle avait perçu le grandiose de ce pachyderme en cornes doubles poussées à la queue leu-leu et non en latérale comme les phacochères.

Elle a aimé les observer longtemps avec les jumelles de son père certainement. Elle fut aussi fascinée par leur peau telle des boucliers, les protections de cartujenos (*cheval blanc espagnole*) de corrida que montaient les picadors.

Quand il fut question de travailler sur un animal aux beaux arts de Bordeaux après le défilé des êtres à sabots c'est l'esquisse du rhinocéros qui la retient : bout de glaise en bout de glaise sous ses doigts. De mémoire elle constitua ce portrait. C'était son premier moulage avant le bronze. Dans ses oreilles, elle entendait le dialogue de Giacometti dans son atelier avec Jean Genet quand il posait pour lui. La circulation de l'air sur la voie d'une légèreté dans de l'abrupt. Leurs mots du bronze sculpté.

Elle avait été aussi conduite sur l'obligation de Fellini de faire figurer dans « Et vogue le navire » un rhinocéros.

S'imposa alors à la sculpteur la valse des pourquoi ?

Au bout des doigts la glaise, et, la glaise au bout des doigts surgit le rhinocéros de Dali aux pattes ailés comme les araignées, ce bronze au corps entier portant une licorne d'or au centre de son dos. Lui revint martelant sa mémoire le Rhinocéros de Ionesco vu à l'Alhambra où de partout de la salle surgissaient des rhinocéros acteurs, habillés kaki dans les verts nazis. Elle transpirait à grosses gouttes : « cette sculpture est trop forte moi... ».

Alors une idée survint : un chevalier du roi Arthur, chevalier à la tête de rhinocéros d'or. Un récit s'imposerait. Le calme soudain.

Elle s'assit lourdement sur son siège atteler à sa table de modelage. Après son souffle repris elle emmaillota son rhinocéros de langes de tissus humidifiés convenablement. Ce weekend dans sa ferme elle observerait les oreilles de son cochon-vérin Dionisios. Il lui manque du relief et en condensant le museau de son âne qu'elle croquera. Elle pourrait finir en début de semaine cette tête.

*

Fanny la sculpteure. Elle rêve.

« Le corps aspiré par la glaise mouvante du marigot. En face d'elle un rhinocéros aux petits yeux fripés, épuisés. Il est effrayé comme-elle. Un charognard les observe, il dégage un fusil d'un nid de branches, le lance à Fanny, il dit : « tire entre ses yeux ; la porte du jardin aux fruits guérisseurs de Galhia del Mensor te sera ouverte ».

Fanny tire en l'air. La charge d'adrénaline produit par la détonation aide le rhinocéros à se dégager des sables mouvants, il la rafle en surgissant de l'eau avec sa corne l'accroche par son short flotteur vert prairie.

Ainsi liés l'un à l'autre aux pas de charge, ils traversent la savane jusqu'au fleuve Sénégal. Le rhinocéros nage. Fanny se dégage.

Fanny s'échoue sur la plage. Rhinocéros en fait de même. »

Son amie l'actrice Joséphine vient lui tenir courage dans sa Gironde. Elle continue son rôle sur la Rivière Dordogne. Elle se repose dans sa bicoque des vignes. La grande dame a baisé son niveau d'eau, alors l'équipe de tournage font du repérage pour d'autres décors. Elle a préparé pour Fanny sa pêche à la vermée de grosses anguilles. Dans le champ, elles sont attablées avec un château Margot, elles trinquent au cours de la dégustation de la matelote.

Joséphine : aux dents de la rivière !

Fanny : aux cornes du marigot ! (un temps) Nous devrions jeuner et faire silence, avant la dernière mise à la glaise.

Joséphine : C'est idiot, ma chérie, tu tiens les choses. Converser. Converser.

Il n'y a pas de génération spontanée.

Ce que tu ne sais pas, te seras donné. Des derniers bouts de tes doigts tu passes de la glaise au bronze. (Un temps) Maître Cappelli est le meilleur fondeur que tu puisses trouver. Vogue encore à la corne de ton rhinocéros.

Frankie Map's Monde

**

C'était il y a une trentaine d'années, en Cappadoce. Je campais avec des amis au bord d'un torrent. Le terrain était très escarpé et le débit rapide. Un des amis et moi-même nous sommes levés avant les autres. J'ai eu envie de descendre le torrent à la nage. Je lui ai proposé de m'accompagner. Nous avons remonté la pente à pieds sur deux-cents mètres. Je ne me souviens plus comment nous étions habillés (ou pas) au moment de nous jeter à l'eau.

La descente n'était pas impressionnante, mais sportive. Il y avait des rochers qu'il fallait éviter. Je ne crois pas que je pourrais faire cela aujourd'hui sans appréhension. Je me dis maintenant que la jeunesse, c'est peut-être aussi l'audace. Nous sommes sortis de l'eau au niveau du campement. Les autres étaient réveillés. L'un d'entre eux a dit « vous êtes fous ! », ou quelque chose de cet ordre. Sentiment un peu puéril de fierté.

Cette araignée est à la fois fragile et forte. J'ai toujours été fasciné par l'idée qu'une petite chose puisse avoir des résonnances importantes. L'araignée n'est pas un animal neutre. J'ai beaucoup de souvenirs autour de l'araignée. Tel ami qui n'osait pas se lever la nuit, à la campagne, de peur d'entrer fortuitement en contact avec l'une d'elles, ou encore la copine anglaise de mes parents qui en avait pris une dans sa main pour la sortir sur le balcon. Pour mes parents, qui ne s'intéressaient pas aux bêtes, c'était folklorique, presque incongru. Eux, ils auraient écrasé l'araignée. J'ai repensé à cette histoire bien longtemps après, en voyant dans le métro une jeune femme qui tournait et retournait un journal que gravissait un petit moucheron afin qu'il reprenne à chaque fois son ascension au lieu de s'envoler. Elle a surpris mon regard et, un peu gênée, m'a expliqué qu'elle voulait le garder pour le libérer en sortant du métro. J'étais partagé entre un attendrissement sincère et un rire intérieur pas très sympathique.

Je n'aime pas trop l'idée de donner rétrospectivement un sens au passé à partir du présent. Pourtant, lorsque je regarde la tête de rhinocéros de Chloé, je pense que cette oeuvre est prémonitoire, au moins de façon symbolique mais, bon, les symboles, ça vaut bien autre chose, non ?

Déjà, oublions la sculpture et pensons à l'animal. Le rhino, comme le lion, ou le tigre, c'est dans notre imaginaire un animal éternel qui a toujours existé. Et qui existera toujours. En tout cas, c'était comme cela dans *mon* imaginaire d'enfant des années soixante. On sait désormais que ce qui a toujours existé peut disparaître, et très vite. Y aura-t-il encore des rhinos dans trente ans, ailleurs que dans les zoos ?

La sculpture, maintenant. J'y vois la force du rhino. Un air de sagesse. Comme une figure d'éternité. Pourtant, ce rhino-là est mort. En tout cas, je le vois mort : sa tête est fracassée ; son œil unique ne regarde plus rien. Le rhino de Chloé se pensait immortel et il se trompait.

Chloé ne se pensait certainement pas immortelle, d'autant qu'elle était absolument athée. Mais elle faisait partie de ces personnes tellement vivantes qu'on ne les imagine pas dans un autre état, tellement vivantes qu'elles n'ont pas besoin de faire d'enfant pour se prolonger car elles irradient le présent comme l'avenir. Elle avait quitté son atelier parisien pour s'installer en Afrique, au moment où d'autres ouvrent un plan d'épargne retraite. Elle voulait vivre avec les animaux qu'elle sculptait depuis longtemps à partir de films et de photos. J'avais toujours dit que j'irais la voir, mais je repoussais de mois en mois, puis d'année en année : le boulot, les problèmes perso... Ce n'était jamais le bon moment.

Maintenant c'est trop tard, puisqu'elle est morte. Tellement brusquement. Mais c'est très bien ainsi : l'agonie lui irait moins bien encore que la mort.

Je me suis trompée.

Lors de cette randonnée en Turquie, j'avais beaucoup discuté avec Etienne. Il était fasciné par ce qu'il appelait « ma liberté ». La sienne, c'était d'affronter à la nage un torrent de montagne. Mais, pour lui, ce n'était que la fantaisie d'un Parisien en vacances. Il restait ce qu'il était : un jeune cadre sans histoires. Pour lui, l'électron libre, c'était moi : l'artiste sans plan de carrière qui ne rendait de comptes à personne. Je me voyais moi-même ainsi, à l'époque : j'étais celle qui avait tout compris. Compris que vivre, c'était dire « merde » : merde aux parents, merde aux études, merde aussi à Edouard et au mariage bien conventionnel qu'il me proposait sur un plateau. Merde d'abord, encore, toujours.

Je me suis trompée. J'ai dit aussi merde à ma vie. J'ai soixante piges. OK, je suis libre. Mais libre de faire

quoi, et avec qui ? Est-ce que la tête de rhinocéros que je vais sculpter demain aura plus de sens que le protocole d'accord qu'Etienne peut rédiger dans son bureau de directeur juridique ? Non. Je n'ai pas voulu de la vie de Madame Tout-le-monde parce que je voulais faire mieux. J'ai fait moins bien. Sauf dans le regard des autres.

Jérôme